

POÉSIE PRINTANIÈRE

LA PREMIÈRE HIRONDELLE

Ami cher et fidèle,
Toi qui gardes ma foi,
Que ne suis-je hirondelle,
Pour voler jusqu'à toi !

Je glisserais légère
Dans les champs du ciel bleu,
Loin, bien loin de la terre,
Sous le regard de Dieu.

Tout ce qui nous sépare
Fuirait avec le sol,
Car ton cœur est le phare
Qui guiderait mon vol.

Je descendrais joyeuse
Sur le pignon pointu ;
Mais dans la voyageuse
Me reconnaitrais-tu ?

Si ta voix douce et tendre
M'appelait, ô bonheur !
J'irais sans plus attendre
Reposer sur ton cœur.

Sous le toit qui t'abrite
Et couvre ta maison
Je bâtirais mon gîte,
Pour passer la saison.

Au bord de ta fenêtre
Je suspendrais mon nid,
Et je veillerais, maître,
Sur ton sommeil béni.

Quand Dieu ferait éclore
Ma nichée au soleil,
Nos chants, avec l'aurore,
Salueraient ton réveil.

Hélas ! je n'ai point d'aile
Pour fuir loin du pays ;
Tu pars, chère hirondelle,
Moi je reste au logis.

HENRIETTE J***.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

V
FORCE D'ÂME

Quand l'abbé X*** vint trouver Marie-Sophie, il fut frappé du changement survenu dans la jeune fille. A l'attitude affaiblie de la serre avait succédé une tenue noble et sérieuse qui annonçait le triomphe d'un généreux sacrifice. Après s'être confessée, elle sortit avec le prêtre et lui dit :

— Ne craignez plus jamais ma faiblesse ; j'ai vu de mes propres yeux quelles en pouvaient être les terribles conséquences. Dorénavant, la douleur me trouvera debout, et aucune plainte ne trahira au prochain le secret de mes combats.

— J'attendais cela de vous, ma fille, dit le prêtre avec fermeté : la douleur est un moyen fécond entre les mains de Dieu pour étouffer les joies égoïstes et réveiller la conscience. Gardez comme un salutaire enseignement la terreur que vous ont causée les larmes de votre sœur, et soyez certaine qu'il vaut mieux pleurer et souffrir soi-même que faire souffrir et pleurer ceux qu'on aime.

Marie-Sophie devait payer d'une expiation plus longue l'instinct de faiblesse qui lui avait fait repousser la croix.

Au dîner, elle vit sur le visage d'Annonciade la trace sensible d'une douleur vraiment comprimée. La jeune femme, novice dans l'art de souffrir, faiblissait à chaque instant ; des pâleurs et des rougeurs successives trahissaient ses angoisses. Pourtant, la pauvre enfant faisait des efforts héroïques pour dissimuler au public l'état de son âme, mais la gaieté qu'elle affichait avait quelque chose de factice, et son sourire ressemblait à ces pâles rayons de soleil qui se montrent parfois avec la pluie. Elle trouvait d'une longueur insupportable ce repas officiel où elle était le point de mire de tous les regards, de tous les hommages, ce qui lui imposait une contrainte étrangère à son caractère. Elle appelait de tous ses vœux la solitude plus en harmonie avec son affliction.

Dès que madame de Ribienne, en se levant de table, eut donné le signal de la dispersion, elle accourut vers sa sœur, repoussant presque Amédée dont le devoir prescrivait par l'usage était de conduire la nouvelle mariée et de la présenter aux villageois réunis pour la complimenter.

Il s'était aperçu du changement survenu dans l'expression de la figure d'Annonciade. Son air d'enfant, sa gaieté si radieuse, si communicative, la gentille espièglerie de ses mouvements, tout avait disparu en ces quelques heures d'orage, pour faire place à un état de douceur sereine, voisin de la résignation et du sacrifice. Amédée, qui ne savait rien, ne comprenait rien. Il voulait lui parler, l'interroger sur sa pâleur, sur la tristesse qu'il devinait et qui, dans ce jour de fête, le navrait comme le prélude de douleurs infinies.

Mais à tous ces appels, à ses plus tendres prières, Annonciade fut sourde ; car il y avait entre elle et l'âme d'Amédée un effrayant secret qu'elle ne voulait divulguer qu'à la mort. Hélas ! avant que leurs cœurs se fussent épanchés et compris, il se trouvait dans l'âme de la jeune femme un côté fermé à celui auquel, devant Dieu, elle venait de donner sa vie. A

toutes les interpellations d'Amédée, elle répondit invariablement : « Je n'ai rien. » cette phrase de convention si banale ou si triste, puisqu'elle est synonyme de : « J'ai quelque chose que je ne peux pas avouer. »

Le jeune professeur commença à éprouver des inquiétudes pleines d'amertumes. Tous les doutes du passé lui revinrent. Il crut que la jeune femme mesurait déjà la médiocrité à laquelle elle venait de se condamner, et que les regrets la pressaient sur le seuil de ce château dont elle allait quitter la vie dorée.

Que ces soupçons étaient loin de la vérité ! Lorsqu'Annonciade reçut auprès de la serre la révélation du secret de sa sœur, le chagrin qu'elle ressentit fut immense ; mais il porta uniquement et généreusement sur Marie-Sophie. A la réflexion, et mal guidée par l'imagination, la pauvre femme tourna contre elle-même l'arme qui venait de tomber entre ses mains, et travaillant sur cette parole : « Celui dont ma sœur m'a volé l'affection, » elle en vint à penser très sérieusement qu'Amédée avait aimé Marie, qu'il l'aimait encore sans nul doute, et que le soir, où Sophie après l'avoir appelée et interrogée dans sa chambre, lui avait dit : « Tu l'épouseras et tu seras heureuse, » à ce moment même, elle prenait la résolution de sacrifier ses sentiments et d'amener Amédée au même résultat pour assurer le bonheur d'Annonciade. Tout cela était bien absurde ; mais qu'y a-t-il de plus absurde que les déraisonnements de la passion ? Un peu de réflexion eut remis à la mémoire de la petite fée, qu'en quittant la chambre de Marie, ce jour mémorable qu'évoquait son alarme, elle s'était expliquée au parc avec Amédée, sans que sa sœur aînée eût communiqué avec le jeune homme. Annonciade se garda bien de se souvenir de ce qui aurait pu mitiger sa douleur, elle s'y abandonna. Sous l'empire de ces désolantes pensées, elle sentit non pas décroître son affection, mais mourir à jamais toute espérance de bonheur. C'est alors que se ferma se cœur si tendre, si expansif, déchiré en voyant tous les appuis lui manquer à la fois. Jalouse de sa sœur, elle se croyait forcée de l'admirer, et liée à un homme qui, pensait-elle, s'était dévoué en l'épousant.

Vingt fois elle fut sur le point d'interpeller Marie et de lui demander la vérité ; puis elle s'arrêta devant la douleur d'assurer ses craintes. Alors, elle chercha à deviner dans les regards, dans les paroles, dans les gestes, dans la tenue d'Amédée, les sentiments de tendresse qu'il pouvait nourrir pour sa sœur ; il lui sembla qu'ils étaient de nature à justifier ses angoisses et sa douleur.

Après avoir conduit Annonciade au milieu du parc, où l'attendait une députation de jeunes filles chargées d'interpréter les vœux des gens du village et d'offrir leurs cadeaux, après s'être soumis à l'usage qui veut qu'à la première table où s'assoient les anciens du pays, le marié trinque familièrement avec ces bons paysans à la santé de la mariée, cette reine du jour, Amédée s'éclipsa pour prendre le bras de Marie-Sophie et lui demander l'explication du changement étrange et subit qui s'était opéré dans la manière d'être d'Annonciade. Ils avaient fait à peine quelques pas sous les arbres, qu'un bruit partit des groupes en lumière leur fit tourner la tête et les fit revenir au point de départ.

Annonciade ouvrit la danse avec le fils du maire du village ; elle aurait bien voulu échapper à cette obligation, car ses forces décroissaient à chaque instant, et la lutte que son cœur venait de soutenir contre les interrogations affectueuses d'Amédée avait achevé de la briser.

Mais que de commentaires n'aurait-on pas fait sur son compte, si elle s'était soustraite à un usage aussi ancien que le village ? Cependant, elle ne put aller jusqu'au bout ; quand elle vit Amédée s'éloigner avec Marie-Sophie, le front chargé d'ennuis, un malaise indéfinissable s'empara de la jeune femme ; la jalousie fit une invasion terrible dans son âme, et un cri sortit de ses lèvres.

Les voisins d'Annonciade la reçurent à demi-évanouie dans leurs bras, et Marie-Sophie, dont ce léger tumulte avait éveillé l'attention, revint précipitamment vers sa sœur, laissant Amédée s'enfoncer seul dans les allées les plus solitaires du parc.

— Qu'as-tu ? cria-t-elle à Annonciade, la voix altérée par l'inquiétude.

— Remplace-moi, dit la jeune femme parlant avec effort, je suis épuisée.

La pâleur de son visage et de ses lèvres, la sueur qui perlait à la racine des cheveux, indiquaient mieux que des mots la souffrance d'Annonciade. Marie-Sophie la soutint tendrement, et, la voyant défaillante, la conduisit à un banc autour duquel accoururent, malheureusement confondus, les amis et les indiscrets, avides de découvrir un secret et d'épier une intime douleur.

— Qu'on ne s'occupe pas de moi, murmurait la pauvre jeune femme, intimidée par cet entourage qui la regardait curieusement ; ma sœur, je t'en prie, que chacun retourne à la fête.

Marie-Sophie alla vers les bons villageois :

— Continuez vos danses, leur dit-elle ; Annonciade éprouve un peu de fatigue, cela ne sera rien et ne doit mettre aucun obstacle à vos plaisirs.

Quoi qu'elle fit, la fête perdit son attrait. La présence de la mariée était indispensable à l'entrain général. Sa jeunesse, sa gaieté faisaient partie du programme ; elle devait être l'âme de la journée.

Bientôt des groupes se formèrent. Des propos de toute nature se mirent à circuler, surtout entre les personnes dites du monde : comme pour payer en ingratitude la généreuse hospitalité des châtelaines. On entendait :

— Ah ! ma chère, qu'en dites-vous ? Il est plus clair que le jour que c'est la mère qui a fait ce mariage ; la petite n'y tenait pas ; elle est si jeune et si étourdie ! A présent, elle se repent, mais, comme toujours, c'est trop tard.

— Il paraît que cette fillette à la mine si douce avait une inclination ; cela explique le mariage précipité ; on laisse circuler ses demoiselles comme elles veulent, à la manière anglaise, dit-on, et puis un beau matin on apprend qu'elles ont laissé leur cœur en route, et on prend le précepteur du fils pour éviter une alliance plus désastreuse encore.

— C'est bizarre, mon ami, une mariée qui se trouve mal en dansant... on pourrait bien en augurer que le cœur n'est pas très content.

— Pauvre petite, disaient d'autres, on l'a sacrifiée ; on le voyait assez toute la journée ; elle était pâle comme une morte.

— Au dîner, elle n'a rien mangé, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

— Comment, vous l'avez vue pleurer ?

— Au moins, j'ai vu ses yeux humides.

— Monsieur Arroy l'a vue pleurer...

Le propos alla grossissant, comme le secret de la Fontaine,

et, quelques heures après, les bons Argentanais rentrés chez eux ne parlaient que du désespoir d'Annonciade qu'on avait mariée par force.

Et ceux dont on s'entretenait si indignement s'adoraient l'un et l'autre, quoique séparés du bonheur.

Les deux sœurs étaient remontées ensemble dans l'appartement. Marie-Sophie donna ses soins à Annonciade et lui prodigua mille caresses, mais elle ne lui demanda plus : « Qu'as-tu ? » Elle savait trop bien que de ses paroles imprudentes et coupables était éclos cette douleur. Il lui sembla que le silence et le temps valaient mieux pour le repos de la jeune femme qu'une complète explication, et quoiqu'elles eussent toutes les deux la pensée toujours fixée sur le même sujet, il ne vint point à leurs lèvres. Pour la première fois depuis tant d'années d'étroite et chère intimité, Annonciade et Marie-Sophie évitaient presque de se regarder, et se quittèrent sans avoir éclairci l'erreur déplorable qui devait jeter son ombre désolée sur la vie entière de la petite fée.

Ce genre d'explication n'a pas de lendemain ; en s'embrassant avant la nuit, les deux sœurs savaient bien que jamais plus leurs lèvres ne s'ouvriraient sur les événements de cette journée ; longtemps Annonciade tint sa tête appuyée sur la poitrine de sa sœur, poussant de longs soupirs que Marie étouffait sous ses baisers, et ainsi s'acheva cette triste soirée si différente des espérances caressées le matin, alors que le voile des plus douces illusions enveloppait les heures à venir.

Le lendemain, madame de Ribienne, inquiète de l'indisposition qu'avait subie Annonciade et dont elle ignorait la cause, conjura son gendre de renoncer au voyage projeté, et de laisser auprès de sa mère et de sa sœur cette enfant chérie, qui avait besoin de soins et de repos. Amédée y consentit sans peine. Le voyage rêvé en des jours heureux, et déjà si loin, avait perdu toute sa séduction, depuis qu'une inexplicable froideur était venue enlever au jeune professeur sa confiance dans l'affection d'Annonciade. L'union seule du cœur et de l'âme pouvait le rendre heureux, et soudain, sans qu'il sût quelle en était la cause, cette union lui était interdite, ce trésor se fermait. Son cœur ouvert et loyal recevait une blessure mortelle de l'invariable réponse d'Annonciade à toutes les questions affectueuses qu'il lui avait adressées : je n'ai rien ! quand tout en elle dénotait une peine profonde. L'imagination d'Amédée se monta douloureusement. Il supposa qu'au milieu du monde riche et titré qui l'avait entourée, elle avait entendu quelque blâme ou reçu certain avertissement détourné dont elle gardait la cruelle atteinte. A quoi bon alors le voyage qui devait emprunter la majeure partie de son charme à l'accord de leurs âmes, puisque leurs âmes étaient désunies ? Maintenant la solitude leur serait à charge à tous deux ; il valait mieux laisser auprès de la famille celle dans le cœur de laquelle il avait espéré la remplacer.

Mais quand ce projet fut soumis à la jeune femme, elle fit une sérieuse opposition. Elle insista avec une vivacité d'enfant sur l'accomplissement de ce voyage, affirmant que le mouvement et la distraction la guériraient.

— Je veux voir la Suisse, répétait-elle, avec une insistance étrange dans un caractère jusque-là indécis et sans volonté personnelle.

— Tu feras ce voyage aux vacances, disait madame de Ribienne, dans son ignorance des causes morales qui agitaient la jeune malade. A cette époque, si Médéric est mieux, Marie-Sophie pourra vous accompagner et te prodiguer les soins maternels auxquels tu es habituée.

A cette proposition qu'Amédée appuya énergiquement, Annonciade fut prise d'un tel frisson au cœur qu'elle comprit à l'instant qu'une séparation entre sa sœur et elle, non point momentanée, mais continue, était indispensable à son repos ; que les anciennes habitudes, les relations tendres et intimes avaient perdu la sécurité qui en fait tout le charme et seule leur donne du prix. Il fallait que ce voyage eût lieu maintenant, et qu'ils le fissent seuls. Annonciade le répéta sur un ton qui n'admettait pas de réplique, qui blessa sa mère, affligea profondément Marie-Sophie et causa de l'humeur à Amédée.

Donc, ils partirent le soir. Beaucoup de larmes furent versées qui ne révélaient que bien imparfaitement les plaies dont tous ces cœurs étaient atteints. Annonciade se serra longtemps contre sa sœur, l'âme pleine des cris étouffés sur les lèvres. Il y avait de la douleur, de l'effroi, de la jalousie et de l'affection dans ses caresses.

Elle semblait demander la vie à celle qui lui avait donné la mort. Elle observa jalousement Amédée quand il fit ses adieux à Marie-Sophie, et il lui sembla que tous deux étaient très pâles, très émus, et qu'en baissant la main de sa belle-sœur le jeune homme avait tressailli. Sa seule excuse, c'est qu'elle regardait avec un cœur malade.

Elle monta en voiture agitée d'un tremblement nerveux en criant : « Adieu, ma mère ! » comme se dit l'adieu éternel sur le lit d'agonie.

La pauvre jeune femme n'éprouvait plus qu'un seul ardent désir, celui de fuir, de s'éloigner pour toujours des lieux où elle avait connu la souffrance sous la forme la plus aiguë. En voyant Amédée serrer avec une sainte affection les mains de Marie-Sophie, en lui disant : « Combien vous allez nous manquer, oh ! ma chère Marie, » Annonciade se répéta intérieurement qu'elle ne suffisait pas à son mari, qu'elle ne lui suffirait jamais, et c'est alors que sortit de son cœur cet adieu suprême qui déchirait l'oreille comme un sanglot.

Nous allons, pour quelque temps, les suivre dans leur voyage et quitter Marie, non sans avoir appris au lecteur que le châtimement le plus cruel de sa faiblesse fut l'éloignement de sa sœur, éloignement dont elle comprenait toute la portée morale. Ce n'était pas la distance, pas le pays étranger qui les séparaient, mais cette plaie creusée au cœur d'Annonciade et que l'absence et la séparation pouvaient seules guérir. Marie était l'instrument malheureux, sinon coupable, de cette cruelle position ; elle en accepta sans murmure et sans révolte les déchirements. Le départ de la petite fée avait amené à Remillac une profonde solitude, elle était le bruit joyeux de la maison, elle en était le soleil. Marie-Sophie se trouva subitement en face d'un vide affreux et pendant quelques jours, un véritable effroi s'empara de son âme. La présence d'Amédée marié à sa sœur lui rendait le triomphe facile surtout avec l'affection qu'elle portait à Annonciade et le désir ardent qu'elle avait de son bonheur. L'absence, au contraire, cher lecteur, vais-je me faire comprendre ? l'absence, en rendant le devoir moins sensible, donnait au souvenir une douceur qui n'était pas sans danger.

(A suivre)

— L'importation du lard américain vient d'être prohibée en Grèce.